

À ciel ouvert [Festival d'art performatif de Trois-Rivières]

Myriam Lortie

Number 132, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90985ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lortie, M. (2019). Review of [À ciel ouvert [Festival d'art performatif de Trois-Rivières]]. *Inter*, (132), 76–79.

À CIEL OUVERT

► MYRIAM LORTIE



► Francis O'Shaughnessy, *Le message des poires*.
Photo : Dominic Bérubé.

Septembre. Suspendu entre les immeubles rouges des appartements de la rue Bureau, un mannequin illuminé indique que c'est bien là. Un fil de lumières guide les spectateurs jusqu'à la cour arrière du Chic Camping Bureau, nom donné au bloc de six logements à vocation culturelle qui accueille le Festival d'art performatif de Trois-Rivières.

L'odeur du feu et des brochettes enveloppe les spectateurs qui rient et discutent entre les plants de poires et de tournesols. Ils attendent la noirceur. Deux guirlandes de fines ampoules éclairent la cour bordée d'arbres, de béton et de graffitis. Le tableau,

enfoui au milieu du centre-ville trifluvien, a des airs de pique-nique familial de fin d'été.

Tranquillement, la foule délimite les contours de ce qu'elle croit être la scène, en formant un cercle approximatif face au Chic Camping Bureau, cet immeuble où cohabitent des amis de paliers qui se partagent un jardin, en plus d'y présenter divers événements culturels autogérés. Certains membres du public sont debout. Les plus prévoyants ont apporté leur chaise et les autres se taillent une place assise dans l'herbe. C'est comme ça qu'on fait dans un festival.

ABSURDE SOLITUDE

C'est dans l'arrière-cour qu'a lieu la première performance, *Le feu et son double III*, une reprise du travail de l'artiste Francis Arguin par Hugo Nadeau. Le public se meut tranquillement, filtré par les arbustes près du feu.

Dans l'un de ses sacs, Hugo Nadeau cache des bâtons de bois qui pourraient être les tiges d'une tente. En les cassant un à un, il forme un amoncellement. La chaise de camping précise le décor. « Doux doux doux », dit son chandail jaune. Hugo Nadeau sort un faux feu d'un autre sac. Muni de gants de vaisselle, il s'élance, au ralenti,

en faisant passer les « flammes » d'une main à l'autre, en équilibre sur des tiges de bois. L'assistance sourit de voir l'homme exécuter cette périlleuse tâche. Il demande à la foule de s'approcher avant d'accorder l'un de ses bâtons, comme un instrument qui fredonne à travers sa voix. Il répète l'exercice de nombreuses fois. Un enfant ne peut s'arrêter de rigoler. Nourri par cet échange, Hugo Nadeau en rajoute en jouant de la batterie imaginaire.

Cette première performance sur la partie gazonnée du Chic Camping Bureau révèle l'absurde solitude d'un homme pendant un séjour de camping. D'humeur légère et naïve, Nadeau se fait plaisir. Pour amorcer le festival, pourquoi pas ?

TRAJECTOIRES DE VIE

Le public a repris sa place initiale sur le gravier. Tatiana Koroleva s'avance, pieds nus. Un foulard blanc s'échappe en cascade de sa poche. Après avoir serré plusieurs mains avec un rire nerveux, elle trace un cercle au sol. Chacun de ses pas fait tinter les minuscules cloches à vache qu'elle porte à la taille.

S'exprimant en anglais, la nouvelle maman raconte son quotidien désorganisé qu'elle tente d'appivoiser. Son manque de sommeil. Elle ne rit plus. Elle avance maintenant à reculons, pliée en deux, en portant un sac. Le sel qui s'en écoule trace son chemin, comme si du lait s'échappait d'elle. Au loin, par-dessus la musique ambiante, les spectateurs entendent les pleurs de son bébé. À part les criquets et quelques rumeurs de la ville, c'est dans le silence total que la foule l'écoute.

Avec *Salt of the Earth*, Tatiana Koroleva évoque ces plans qui dévient en cours de route. Quelques fois elle s'arrête pour déposer une lumière tournée vers le chemin qu'elle vient de parcourir, comme pour mieux le mesurer. Ses trajectoires deviennent sinueuses. Dénudée, le foulard blanc voile maintenant son visage. Par terre, au milieu de ses voies lactées et des lueurs dispersées, elle rampe avant de s'insérer dans la foule... devenant spectatrice de cette finale.

Les questionnements existentiels et viscéraux qu'elle explore sont universels, mais ce sont les femmes qui ont davantage retenu leur souffle.

BOUFFÉE D'AIR ET MELONS

Après une pause où le public a retrouvé sa légèreté festivalière, Sébastien Goyette Cournoyer, qui habite d'ailleurs au Chic Camping Bureau, s'avance pour *Xi'an, melons d'eau et autres gadgets technologiques*.

Les spectateurs se retrouvent au milieu des rues surpeuplées, bruyantes et oppressantes des grandes villes de l'empire du Milieu. Devant ses bagages, Sébastien Goyette Cournoyer a chaud. L'air manque. En arrière-plan, une lumière rouge éclaire trois melons d'eau. Une scénographie qui s'annonce ludique.

D'un sac-poubelle, il sort des fleurs aux couleurs criardes qu'il plante un peu partout dans le jardin, comme pour humaniser les lieux. Il tente en vain de donner de l'air aux spectateurs à l'aide d'un ventilateur. Puis, il enfle ses patins. Symbole d'un Québécois qui tente de retrouver ses repères ? Peut-être. Le public est amusé lorsqu'il tranche ses melons d'eau avec la lame de ses patins. Il tente de se rafraîchir avec les morceaux rose vif. La scène est exquise.

Un désagréable bourdonnement s'intensifie. Un drone descend du ciel pour épier ce touriste hétéroclite qui titube. L'homme et la technologie s'observent, se redoutent et se chassent.

Dans cette performance surprenante et inusitée, Sébastien Goyette Cournoyer recrée avec un plaisir palpable le caractère étouffant de la densité urbaine chinoise. Et le public ne boude pas son amusement.

AMOUR EN BLANC

C'est à une performance interdisciplinaire contemplative qu'ont droit les spectateurs pour clore le premier soir du festival.

L'atmosphère s'alourdit dès qu'Isabelle Clermont et Roger Langevin apparaissent, recouverts d'argile blanche, tachés de noir. Avec une lenteur contrôlée, ils avancent. L'intensité durera tout au long de la performance *ORA*. Au bout du trajet, les deux corps se retrouvent : l'un tient une plume, l'autre porte une coquille sur sa tête, tels des volatils prêts à éclore. Et l'éclosion a lieu dans toute sa beauté, ses torsions, ses craquements. La sortie vers un monde plus froid ne se fait pas dans le calme, mais dans l'urgence insoutenable, sur fond de création sonore énigmatique.

Après la tempête, le calme. Clermont et Langevin affrontent l'extérieur. Chance-lants, ils chutent jusqu'à l'épuisement avant de reprendre leur élan. Leur peau se salit au rythme de leurs cascades. Ils se jaugent et s'appivoisent pendant de longues minutes. Cassant soudainement cette profondeur, ils invitent des spectateurs à mesurer la distance entre eux deux, un moment ludique qui questionne ce désir sécurisant de tout calculer. Puis, après la délimitation de leur



> Hugo Nadeau, *Le feu et son double III*.
Photo : Étienne Boisvert.

territoire dans un nuage de poussière, vient la rencontre ultime : ils s'embrassent et s'écroulent. Bouche à bouche, ils s'entrelacent dans une danse charnelle sublime. Longtemps. Le public observe, attendri, cette fusion délicate jusqu'à la jouissance ultime.

En finesse, Clermont et Langevin livrent un travail physique et émotionnel puissant, avec une danse performative butoïste. Une présence entière et touchante qui connecte les spectateurs à leur humanité profonde.

HAUTE TENSION

Vêtue de noir, Alegría Lemay-Gobeil s'apprête à tester les limites du public. Devant elle, trois verres. Elle remplit le premier avec de l'eau. Au micro qui craque, elle parle d'acte, de geste, d'intention et de parole.

Après avoir avalé le contenu du premier verre, elle remplit le deuxième de gin. Elle explique que les anciens locataires de son appartement y ont laissé un moulin à viande. Tous les jours, depuis son invitation

à participer à ce festival, elle l'a observé lorsque ses colocataires dormaient. Pendant ce moment de solitude, elle répétait la performance qu'elle est en train de réaliser, raconte-t-elle. Puis, elle boit le verre de gin d'un trait. Alegría Lemay-Gobeil fait ensuite allusion à une scène du film d'horreur *Possession* (1981) d'Andrzej Żuławski, où Anna, sous la pression de son mari qui la soupçonne de le tromper, se coupe la gorge avec un couteau à viande électrique.

Au milieu du gravier du Chic Camping Bureau, la jeune femme sort une bouteille d'alcool à friction. Elle remplit son verre lentement, devant les spectateurs qui commencent à chuchoter, inquiets. Elle allume une cigarette. Le public se questionne, les murmures s'accroissent. « Tu ne devrais pas faire ça ! » crie une spectatrice. Personne n'intervient. Impassible, Alegría Lemay-Gobeil laisse planer le suspens jusqu'au bout. La tension monte. Elle éteint sa cigarette, puis... elle finit par remercier le public, qui soupire enfin.

Avec *Oui, oui, non* (*Possession*, 1981), Alegría Lemay-Gobeil fait réfléchir à la tolérance, à l'autodestruction et à la notion de consentement. Jusqu'à quel point peut-on fermer les yeux sans intervenir ?

AUX POUBELLES

Rapidement, Guillaume Dufour-Morin sort les spectateurs de leur émoi avec son porte-voix. L'assistance se délie. Brandissant sacs à ordures blancs et pancartes, l'artiste revendique le nettoyage universel.

Sous ses commandements, les spectateurs amusés enfilent les sacs blancs sur leur tête. Ils se massent ensuite à l'extérieur de l'enceinte du Chic Camping Bureau. De leur balcon, ce soir-là, les résidents du quartier voient déambuler au milieu de leur rue paisible une centaine de couvre-chefs triangulaires blancs. Une image qui a des airs évidents de Ku Klux Klan... « Ordures blanches, aux poubelles ! » scandent-ils tous.

Attentifs et tendus, des voisins perplexes lancent des questions en oubliant la cigarette qu'ils viennent d'allumer. D'autres accourent pour comprendre de plus près. Des automobilistes klaxonnent. Des fenêtres s'allument. Un chien aboie. Après un tour du quartier, les manifestants rentrent au bercail au compte-gouttes. Le voisinage retrouve son calme.

Avec la performance déambulatoire *Ordures blanches*, Guillaume Dufour-Morin se moque de la montée de la droite radicale et du suprémacisme blanc : il questionne les apparences, le jugement, l'obéissance, l'engagement et la tolérance. Le public ressort dynamisé, mais aussi confus quant au rôle qu'il vient de jouer dans cette performance.



> Sébastien Goyette Cournoyer, *Xi'an, melons d'eau et autres gadgets technologiques*. Photos : Étienne Boisvert.



> Isabelle Clermont et Roger Langevin, *ORA*.
Photo : Étienne Boisvert.

RITUEL

Avec le haïku performatif *Le message derrière les poires*, Francis O'Shaughnessy invite ensuite les spectateurs dans un univers parsemé de codes dont ils ne possèdent pas toujours les clés. Devant son silence et le déplacement minutieux de ses objets, certains ressentiront une certaine tendresse, d'autres y verront une critique sociale, peut-être celle de l'industrie agroalimentaire, du gaspillage ou des iniquités sociales.

Après avoir fait rouler une femme le long de la scène, Francis O'Shaughnessy dispose un jouet pour enfant en forme de vache, une figurine de bois, deux assiettes, un pot de crème glacée, une cuillère, deux poires et un cadre floral à des endroits précis sur le sol : la vache qui meugle est tournée vers l'homme, qui fait lui-même face à la cuillère devant le cadre. À un moment, il croque une bouchée dans chaque poire, avant de les recouvrir de peinture et de paillettes dorées dans une assiette, à côté d'une autre, vide. Magnifiques, elles sont maintenant inestimables. À un autre moment, l'artiste déchire un morceau du cadre pour le déposer dans la cuillère.

À la fin de ce rituel qui semble assez personnel, le public, un peu perplexe, s'avance pour lire de plus près des cartons qui ont été déposés dans l'une des assiettes : « tous les hommes », « qui te regardent à travers la nuit », « voient une infinité de vies heureuses ».

MERS ET MÈRES

Le festival tire à sa fin. En clôture de la deuxième soirée, le public reconnaît la poésie d'Isabelle Clermont, cette fois accompagnée de Christine Brault, pour *Consonances et dissonances*. Le don de soi et l'écoute sont au cœur de ce duo.

Les deux femmes, habillées comme des jumelles, sont assises au fond du jardin, avec un seau d'algues entre les jambes. Lentement, elles se couvrent et se découvrent de filaments odorants et vaseux. Elles plongent leurs doigts dans ces profondeurs humides. Avec une lampe de poche, elles explorent ce contenu entre leurs cuisses, en symbiose avec la végétation.

Elles entraînent ensuite les spectateurs dans une danse au milieu des coquillages déversés sur le gravier. Longuement, elles s'appellent et se trouvent au gré des chants et des cris stridents, comme des sirènes ou des animaux de la mer. Elles claquent les coquillages le long des spectateurs attentifs, répandant au passage une odeur de mer. Hypnotisant, ce dialogue incessant des corps évoque l'attachement et le déchirement, la séduction et la répulsion. Ce ressac culmine par une mort tranquille. La réconciliation tendre de ces deux êtres semblables semble marquer la fin d'un cycle.

Isabelle Clermont et Christine Brault incarnent la féminité, les relations mère-fille, peut-être, les tabous féminins, la beauté et l'authenticité. Un tableau qui clôt en douceur le festival.

RAYONNER EN DEHORS DES INSTITUTIONS

La foule recommence à discuter et l'assistance se dissout peu à peu. Les spectateurs retrouvent la rue Bureau en emportant avec eux le souvenir de ce festival émergent qui se développe une identité propre. Sur un site inclassable, les propositions, tantôt puissantes ou surprenantes, tantôt légères ou ludiques, se complètent au milieu du jardin.

Les organisateurs et commissaires Isabelle Clermont et Sébastien Goyette Cournoyer misent juste avec cette formule à ciel ouvert, hors norme et conviviale, qui contribue à rendre l'art performatif accessible. ◀

Myriam Lortie, native de Saint-Raymond et Mauricienne d'adoption, est diplômée d'un baccalauréat en communication publique de l'Université Laval et d'un certificat en interprétation théâtrale de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Elle a été rédactrice en chef du journal universitaire trifluvien *Zone Campus*, avant d'être journaliste au quotidien *Le Nouvelliste*, à la station ICI Mauricie/Centre-du-Québec ainsi qu'à *L'Hebdo du St-Maurice*. Elle a collaboré au catalogue du 20^e anniversaire de la Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières. À l'occasion du Salon du livre de Trois-Rivières, la Société Saint-Jean-Baptiste lui a remis le prix Michelle-Roy visant à souligner la qualité du français dans les médias. On a également pu la voir sur scène auprès du Théâtre des gens de la place et de la Ligue d'improvisation mauricienne.